



La nouvelle crucifixion.

Nous avons imaginé de faire cuire dans la soupe les jeunes feuilles de betteraves. Vague goût d'épinards, mais on est vite écœurés. Tous, nous chassons les grenouilles ou le mulot, et le soir six paires de cuisses rôties sur les charbons avec du sel sont un plat fin. Les sentinelles nous manifestent une grande répugnance. « Français, mangeurs de grenouilles ! » Nous avons attrapé deux hérissons : c'est une aubaine. Avec l'illusion que c'est un aliment, nous saupoudrons de minces tranches de pain de gros sel que nous avons en abondance. — Manger ! Et nos colis qui s'entassent, pourrissent là-bas en Allemagne !

Dans un journal nous avons lu une nouvelle merveilleuse. Le gouvernement français va envoyer deux kilogrammes de pain biscuité par homme et par semaine aux prisonniers, pour remplacer les envois de pain des familles. Les expéditions ont commencé le 1er juillet. Tout est convenu avec l'Allemagne. Nous sourions d'aise. Mais cependant nous sommes des «représaillés»; tes touche-nous ?

En petits détachements avec les mêmes sentinelles, la discipline reste aussi stricte. Mais nous les connaissons mieux maintenant, et plus facilement nous leur tenons des discours subversifs. Nous avons pu voir les ordres écrits que possède le chef de poste : c'est une circulaire officielle émanant de Berlin :

— « Aucun confort ne sera toléré aux prisonniers,

» spécialement en ce qui concerne la nourriture et » les soins de propreté.

» Il ne devra être laissé en leur possession qu'un » morceau de savon de dimensions aussi réduites » que possible. Il est expressément ordonné qu'ils » ne soient pas couchés autrement que sur du bois. » Les sacs de couchage et tout ce qui pourrait ser- » vir de coussin seront confisqués. Dans les can- » tonnements, il leur sera retiré tout ce qui pour- » rait leur servir de table, de chaise, y compris les » petits meubles fabriqués par les prisonniers eux- » mêmes.

» Ils ne devront posséder de cuillères qu'à rai- » son de une pour trois hommes. De même, un plat » à manger pour trois.

» Les prisonniers ne doivent posséder ni bidon, » ni bouteille, ni quart, ni aucun récipient pour li- » quides.

» Il est prévu un litre d'eau par jour et par hom- » me pour tous usages.

» Il est ordonné particulièrement de laisser igno- » rer aux prisonniers pour quelles raisons ils sont » «représaillés», pour quelle durée.

» Il ne sera toléré aucun rapport entre les senti- » nelles et les prisonniers.

» Parmi ces derniers, les plus haut gradés seront » toujours punis de préférence.

» Trois sortes de punitions : le conseil de guerre ; » le poteau, par fraction de deux heures ; et la pri- » son par six jours.

» Les prisonniers seront attachés au poteau, chaque bras ramené en arrière, les mains écartées et plus haut que la tête, le corps penché en avant, les pieds liés et soulevés de terre.

» Le travail devant passer avant toute considération, le poteau sera appliqué de préférence à la prison, qui ne sera infligée qu'exceptionnellement.

» A moins de 39 degrés de fièvre, pas de visites médicales et pas d'exemptions.

» Les prisonniers ne posséderont qu'une seule veste et un pantalon, deux chemises et un manteau. Les caleçons, gilets de flanelle, bretelles, ceintures de flanelle et sous-vêtements leur seront retirés, les boucles de ceinture des pantalons coupées.

» Les bretelles ou ceintures ne leur seront remises qu'au départ pour le travail et, le soir, seront rendues au chef de poste.

» Les prisonniers ne bénéficieront du repos hebdomadaire le dimanche après-midi que si les circonstances le permettent.

» Le général Lyautey faisant ouvrir au Maroc, à Casablanca, les boîtes de conserves des prisonniers allemands, il en est fait de même à Münster II pour les paquets des prisonniers de guerre français.

» Ils ne recevront aucun mandat-poste et il ne leur sera toléré que quatre marcs par semaine. » Ils pourront acheter du tabac, des cigarettes et du papier à lettres.

» Ils ne devront posséder ni brosses, ni glaces, ni rasoir, ni livres, ni instruments de musique. Il leur sera interdit de rire, de chanter, de siffler, de regarder en l'air, d'avoir des entretiens et des conversations amicales, de se promener par deux. »

En effet, tout cela nous a bien été appliqué à la lettre. C'est le régime de la torture : torture physique et torture morale. Et des hommes, froidement, dans le calme de leur cabinet, ont conçu, élaboré, perfectionné ce règlement barbare, avec des raffinements de tortionnaires méticuleux !... Ils ont bien réussi à nous miser notre misérable vie atroce, mais ils « n'auront » pas notre volonté de résister... Affamés, fourbus, nous continuerons à marcher, à tenir.

Les avons-nous assez entendus, ces fameux « Ecrivez à vos députés » ou « C'est la faute de l'Angleterre », depuis l'Hystérique jusqu'à la dernière des sentinelles !

Pendant deux semaines, notre chef de poste nous avait caché qu'après un accord l'ordre était venu de ne plus faire travailler les sous-officiers. Par hasard nous l'apprenons enfin. Mais le caporal invite doucereusement les sous-officiers à continuer de travailler pour aider leurs camarades et être agréables au commandant de la culture. Inconscience... Refus. Alors, désormais, ils viendront au travail avec les soldats. Ne feront rien. Mais il leur sera interdit de s'asseoir.

Nous faisons les foin : et chaque travail nouveau est de plus en plus déprimant. Seulement, dans ces prés humides, il y a des grenouilles ! Un cri : « Oh ! la belle ! » Une a sauté dans nos jambes, au bout de nos râtaux. Toutes les mains voisines se lancent à terre avidement, la grenouille est vite prise. Par les deux pattes de derrière, malgré ses tressauts, on l'assomme au bout du soulier ; puis, coupée en deux d'un coup de lame, sur le manche de bois du râteau, qui dégouline de sang. Les sentinelles font les dégoutés, mais notre faim n'hésite plus devant rien.

Chaque jour, nous partons avec l'aube et rentrons dans la nuit, ayant, sans arrêt, retourné et chargé le foin sur les voitures, allant de champ en champ dans la vaste plaine. Le régisseur allemand est sans cesse avec nous, accélérant la besogne, stimulant les sentinelles : il faut rentrer la moisson. Jusqu'à la fin de la fenaison, nous travaille-

rons ainsi, les dimanches et tous les soirs jusqu'à huit heures, s'il est nécessaire. Le repos sera accordé aux jours de pluie... Seulement, quand il pleut nous allons aux betteraves.

Parmi nos garsiens, il y en a un surtout qui nous cherche constamment noise. Tout jeune, il est contrefait et marche comme une poule qui picore, et n'a jamais été au front. Il est d'ailleurs très dédaigneux avec ses propres camarades. Affectant des allures de dandy supérieur, il se fait les ongles et porte une grosse bague à l'index. Il ne manque jamais de nous manquer son mépris le plus écrasant.

Nous l'avons surnommé « Calicot ». Nous avons aussi l'« homme-chien », vieux type à la face velue. Atteint d'un ver solitaire, lui aussi crève la faim et est toujours en quête de rapines. Ce fricoteur, depuis longtemps, s'est intéressé à toutes nos tentatives et initiatives de cuisine, et il apprécie notre esprit débrouillard. Aussi se montre-t-il supportable avec nous ; mais il a adopté le plat de grenouilles et nous les chipe toutes dans les prés pendant que nous travaillons.

Tout autour de notre enceinte il a planté de grandes perches au sommet desquelles il cloue des aéroplanes de bois de sa fabrication, dont l'hélice tourne et grince au vent, en faisant manœuvrer toutes sortes de crécelles, de petits marteaux de bois qui nous énervent la nuit. Il en est très fier. Et nous avons failli nous en faire un ennemi irréductible un soir qu'il nous surprit en train de les démolir à coups de cailloux.

Il y a aussi « Nähh ». C'est une grande brute, à la face terriblement carrée, les maxillaires énormes sous le calot rond. Sa bouche édentée nous morigène sans cesse et termine ses phrases en soufflant ce « Nähh » pleurnichard.

Mais il lui prend des colères subites, imprévues, où sa crosse devient dangereuse. Son fils est prisonnier chez nous et un jour, en ricanant, il nous a fait lire une de ses lettres. L'autre se disait bien traité, mangeant bien, et demandant un peu d'argent pour s'acheter du vin. Nous l'avons voué à toutes les « repréailles ». Les autres sentinelles sont de parfaits Boches. Ces hommes n'ont rien entre eux, aucune camaraderie. Ils passent leur temps à se méfier les uns des autres, à s'épier pour se moucharder réciproquement au caporal chef de poste qui, à son tour, les moucharde au lieutenant. Nous en subissons toujours les conséquences...

Durant les interminables heures que nous remuons le foin nous avons trouvé une distraction. Nous consultons notre pouls, et faisons des concours de pulsations. Vers quatre heures du soir, nous battons tous entre 40 et 42 à la minute. Quelques-uns n'ont que 38. Le soir, après le jus, nous faisons de 50 à 55, et c'est tout.

Et toujours les faucheuses mécaniques fonctionnent et toujours à perte de vue les prairies s'étalent. L'horizon est plat. Seuls, des boqueteaux coupent le paysage morne de leurs bandes noires. Dans chacun de ces boqueteaux était une ferme russe ; maintenant toutes sont incendiées. Il n'en reste plus que le pignon maçonné où était la cheminée qui monte vers le ciel entre les branches noircies des arbres du verger. Les jardins, tout autour, sont funèbres ; les orties, les ronces et les herbes folles ont poussé sauvagement sur les plates-bandes, comme pour se venger, elles aussi. Toutes sortes de débris de meubles, d'instruments agricoles jonchent le sol, où l'herbe brûlée n'a pas repoussé. Partout, dans la campagne déserte, les habitants ont reculé avec les troupes russes. Puis, des lignes de tranchées, dans les fossés des trous d'hommes pour tirailleurs, de grands entonniers de marmites, des tombes... dans les champs, au bord des chemins.

Dans quelques fermes encore debout, les Allemands se sont installés, ont amené des animaux



Une nouvelle terrible au grand quartier russe.

de basse-cour, cultivent et font cultiver par les prisonniers russes pour les besoins de leurs troupes. Car cette région a été complètement évacuée par la population, et il nous est impossible, dans ce désert, de nous rien procurer.

Cet après-midi, nous venions d'arriver dans un nouveau pré, pour faner et, après avoir déposé nos manteaux, le râteau à la main nous nous dirigeons vers le tas de foin. Des hurlements : un « major » commandant, surveillant le travail agricole, a surgi en tapinois d'un petit bois. A cheval, il arrive sur nous. Sentinelles affolées.

« Pourquoi ces gens-là ne travaillent-ils pas ? »

C'est « Nàhh qui, le plus vieux, est chef de corvée.

« Je ne sais pas, monsieur le major. »

— « Ils ne font jamais rien ? »

— « Jawohl, Herr Major » (Parfaitement, monsieur le major).

— « Ce sont des feignants. »

— « Jawohl, Herr Major. »

Les talons joints, les bras en ailes de pigeon, la tête rejetée en arrière, « Nàhh » est tout raide, mais tremblote de parler à un « officier ». Après, nous lui demandons pourquoi il n'a pas dit la vérité, pourquoi il s'est laissé eng..., puisque nous venions tout juste d'arriver là pour nous mettre au travail. Il s'effare :

« Est-ce que je pouvais, moi, un soldat, faire une observation à un « major » en colère ! Il m'aurait dit : « Avale ta langue, maudit chien de cochon ! »

Alors, demain, nous serons tous privés de soupe. La ration du jour sera confisquée : c'était justement le riz !

Venant des sentinelles, le bruit court que les États-Unis veulent déclarer la guerre à l'Allemagne ? Ça les fait rire.

Nous avons pu trouver des pommes, des groseilles, ces fruits sont encore tout verts. Mais on les fait cuire. C'est tout de même atrocement dur... et on en fait une bouillie avec le pain KK. Des champs de pommes de terre sont en fleurs ; avec mille ruses, on parvient parfois à en déterrer quatre ou cinq grosses comme des noix... Manger..., manger...

Les jours s'ajoutent aux jours, interminablement.

Le canon tonne souvent, les grosses pièces pon-

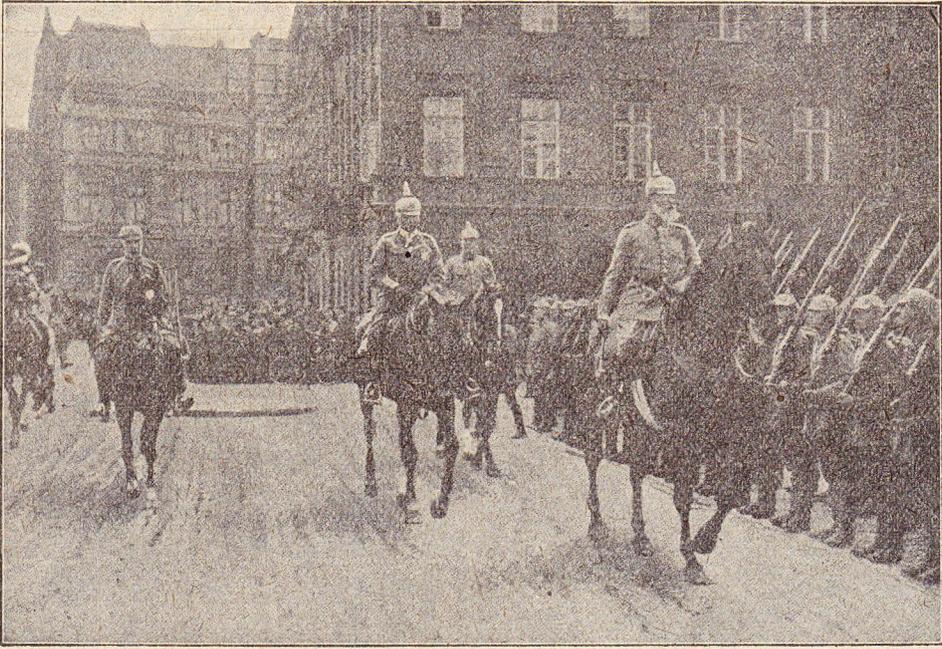
tuent leurs coups. Il y a des feux en « roulements de tambour » durant des matinées entières. Les sentinelles hochent la tête. « Nix gut ». Les jeunes regardent pensivement vers là-bas... A quand leur tour ? Naturellement nous apprenons que ce sont toujours des victoires allemandes. Mais les nuits suivantes il y a grands mouvements de leurs convois automobiles, des ambulances-autos passent rapidement. Puis, affalées sur des camions, des troupes vannées et mornes filent vers l'arrière. Jamais, nos sentinelles ne leur adressent la parole.

27 juillet. — Second arrivage de colis. Encore de la pourriture, encore le pillage. Nouvelle méthode : beaucoup ont reçu les enveloppes reficelées de leurs colis, contenant un petit papier officiel : « Tant de boîtes de conserves confisquées. Poste de Münster II. » Nous n'avons plus d'espoir que dans les biscuits.

Avec nos barbes incultes et nos longs cheveux, nous prenons des faces de sauvages. Les joues creuses et les yeux brillants, dans nos vêtements qui se dépenaillent, le soir, assis entre nos fils barbelés, nous fumons des pipes de fleurs de trèfle séchées, soigneusement recueillies le jour. Ça sent très mauvais, mais il n'y a pas de tabac et beaucoup de mousliques. Ainsi, dans un élan de sombre gaieté nous nous apparaissions quelquefois très rigolos. Il faut toujours être prêt à cacher sa pipe dans la poche au cas où l'Hystérique, en douceur, viendrait nous surprendre.

Dans notre vieille baraque, notre présence et la chaleur ont rendu la vie à des milliers de punaises, qui ne jeûnent plus. Nous avions déjà assez des poux. Tous les matins, au réveil, il faut se mettre nus, puis c'est la chasse dans notre unique chemise, mais rien n'y fait. D'ailleurs, pour la laver, il faut attendre le dimanche, s'il ne pleut pas, et se contenter de tremper dans l'eau de la mare et frotter avec un peu de sable.

Durant les longues heures de ces jours d'été où nous allons, le râteau à la main, remuant et remuant toujours le foin, deux par deux, il est un sujet de conversations pour nous toujours passionnant et inépuisable : c'est la cuisine. Le ventre vide, nous nous complaisons dans des évocations de plats savoureux, de recettes raffinées. Il sonne dans nos bouches des mots évocateurs de sauces rares, de succulences délicates. On se souvient des



Le prince Leopold de Bavière à Varsovie.

bonnes cuisines de chez nous. On se confie des recettes, on note des adresses ; chez un tel il faut manger le homard, le canard ou les tripes. Et c'est toujours l'Avenir qui nous soutient, même pour nos ventres, et qui danse devant nos yeux agrandis. Puis une sentinelle, d'un cri, dissipe tous ces fumets, tous ces mirages ; ou bien un vol de cigognes apparaît, nous inquiète et suspend nos conversations. Nous ferions volontiers un mauvais parti à celles qui peuplent la plaine. Calmes et graves, elles vont trois, quatre en tirailleurs par les prés, marchent précautionneusement. Puis leur cou, brusquement, se détend et plonge, se relève et une boule court vivement tout le long. C'est une grenouille qui disparaît... Quand dans le ciel elles arrivent, planant, inspectant les lieux, puis s'abattent sur un pré voisin, nous sommes « refaits » : les grenouilles ne seront pas notre menu du soir. Ces pauvres cigognes nous sont devenues tout à fait antipathiques... Il fait faim... »

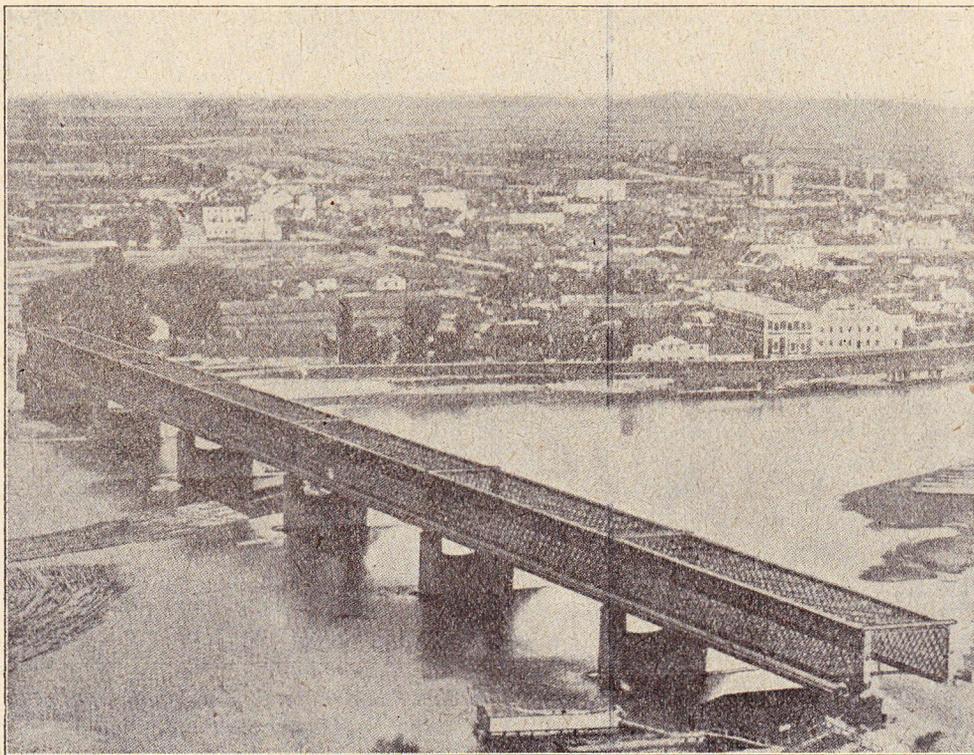
12 octobre. — Immédiatement après, nous voilà brutalement empilés, cinquante par wagon à bestiaux et cadencés. Personne ne pourra s'étendre ; difficilement nous nous accroupissons sur nos sacs. Il y a un seau par wagon pour nos besoins. Toute la nuit nous avons roulé, sans dormir. Nous sommes en pleine Prusse. Nous étouffons, l'air est irrespirable. La petite lucarne grillagée est insuffisante... Allenstein : les Russes, leur victoire, puis leur retraite. Nous passons en vue des fameux lacs de Mazurie. Pays bizarre : une succession de cônes de terre aux formes parfaites et de toutes dimensions, d' dispersés partout. Pas un pouce de terrain en friche. Eylau, Thorn. Le jour décline, nous n'avons pas une fois mis pied à terre. Le seau est plein depuis longtemps et les cahots en renversent sur nous à chaque instant le contenu. Il n'y a plus moyen de supporter le supplice de cette infection. À grands coups de ciseau à froid et de marteau l'un de nous ouvre un grand jour carré dans le plancher du wagon. Quelques trous dans la paroi qui fait face au vent, et nous avons enfin un peu d'air et nos... commodités. Un sac de prisonnier de guerre est plein de ressources. — Bromberg. La nuit encore. Enfin une soupe. Mais on ne nous laisse pas descendre de wagon... nous parvenons à lancer le maudit seau par-dessus bord. Insomnie cruelle.

Les membres ankylosés, gelés... Nous avons côtoyé plusieurs camps de prisonniers. D'abord nous ne comprenions pas. Des successions de tas de sable réguliers entourés de fils de fer barbelés, avec des sentinelles. Mais ici, dans ces plaines de Prusse, les baraques sont enfouies sous le sable. Il faut descendre en terre pour y pénétrer, une ou deux lucarnes affleurent le sol, et le toit fait un gros tas de sable, que le vent bouleverse. Nous apercevons Russes et Français. L'hiver dans ces tanières !

Kreuz. La journée est interminable. Vers le soir, un désert de sable, pas un village, pas une ville, quelques bois de sapins noirs ; puis brutalement, sans transition : Berlin. Nous arrivons par le Nord, nous contourrons lentement la ville, par ses faubourgs. Comme c'est étrange, cet entassement de hautes maisons, d'énormes monuments avec des dômes, des colonnades, des allures de cathédrales gothiques, le tout peint en rouge, en jaune-chocolat, gris ; puis des usines, de vastes réservoirs comme des champignons, des ateliers tout grouillants de monde. Les maisons que nous côtoyons laissent voir leurs intérieurs : des gens sont réunis autour des tables, des fauteuils, des l'is. Nous nous arrêtons à la gare « Frankfurter-Allée » ; la grande voie s'éclaire et s'enfonce dans la ville ; les trams courent ; les gens circulent ; des femmes nous semblent élégantes. Puis une grande place militaire d'exercices transformée en champ de patates. La nuit vient, nous refaisons le trajet inverse, puis nous quittons la ville au-dessus de laquelle monte une lourde buée avec ses lumières qui s'allument. Nous roulons vers le Sud...

* * *

14 octobre. — Une heure du matin. Un petit camp, tout noir, dans le sable. On nous entasse dans une baraque à coucher par terre. Mauvais réveil, nous sommes encore en Prusse. Dans ce camp, chaque compagnie est strictement isolée des autres par des enceintes de barbelés. Pour nous, des bruits inquiétants circulent. Nous ne rentrerions pas dans nos camps. Répartis dans différentes régions, nous allons achever les récoltes de betteraves... Cette nouvelle nous abrutit. Et nos lettres, nos paquets ? Nous sommes déguenillés, sordides, nous



Pont sur le Dnjepr.

n'avons plus rien. Aucune distribution à espérer ici, les autorités ne nous connaissent pas. Alors, les repréaillés ne sont pas finies ?

Rencontré un vieux camarade des premiers temps de captivité ; c'est un étudiant. Depuis un an nous ne nous sommes pas revus. Il a roulé par toute l'Allemagne, de fabrique de sucre en kommando forestier : il a travaillé partout, aux mines de sel, aux cultures. Tel est le sort actuel de tous les prisonniers. Il est ici en prévention de conseil de guerre pour refus de travail et tentative d'évasion.

Wittenberg est connu : bordé de marais, c'est aussi un « Camp de la Mort ». Il y eut des épidémies de typhus, de diphtérie, des fusillades. Ici règne le régime de « l'alerte ». Un coup de sifflet... Tous les prisonniers dehors doivent bondir dans les baraques, car aussitôt les sentinelles tirent... Tout autour du quadrilatère formé par le camp, un grand chemin de ronde : à ses angles, les buttes de terre, car, lors d'un alerte, les sentinelles ayant tiré, des balles se perdirent en ville, blessant des civils.

On dit qu'une commission médicale suisse va passer dans tous les camps pour trier les malades et visiter particulièrement les « repréaillés ». Si c'était vrai ?

La nourriture est infecte. Les habitants du camp ne reçoivent leurs paquets que deux fois par semaine avec des retards considérables ; il y a de nombreux vols, la censure s'exerçant en dehors de leur présence. Ici, comme Français, il y a surtout des sous-officiers rebelles au travail volontaire. Ils sont en « repréaillés », et toutes les six semaines on les change de camp. Aussi lettres et paquets courent-ils toujours après eux... D'autres « repréaillés » de Russie sont arrivés. Puis, par groupes de 250 à 300, on nous expédie dans des camps de Prusse. Cafard, cafard.

Pendant deux heures nous avons roulé dans un pays encerclé et hérissé de cheminées d'usines, sifflant, bavant leurs fumées jaunes et noires. La mine est là, et une fabrique de « briquettes » devant

nous, au bord d'un grand trou. Trois gigantesques cheminées, des tourbillons de fumée rousse, sulfureuse, qui piquent la gorge ; de brusques lueurs enflamment les vitres. Du sommet de l'usine, un plan incliné plonge en terre. Dans un grand bruit de ferraille et de chaîne, les wagonnets montent et descendent. Un grondement continu, des ronflements, des crissements, des pfflements de vapeur, et des coups de sifflet. Tout, jusqu'au moindre brin d'herbe, est couvert d'une poussière brune. Dans l'enceinte même de la fabrique, la cité ouvrière est en construction. On nous y installe au milieu des plâtras. Nous n'avons pu encore communiquer avec aucun des camarades qui travaillent ici. Nous sommes seulement avertis que nous aurons le jus demain matin à cinq heures et demie et travail à six heures, en relève de l'équipe de nuit, jusqu'à six heures du soir !...

La nuit est venue et n'interrompt pas le tintamarre de la fabrique. Enfermés dans les petites maisons, deux sentinelles nous gardent. Nous couchons par terre. Nous avons la consolation de nous retrouver là, entre vieux camarades depuis le début compagnons de repréaillés. Nous en avons vu de rudes jusqu'à présent, il faut songer à se tirer de là. Mais la situation est mauvaise et compliquée.

Il est résolu que nous refuserons de travailler. La fabrique trépide à côté de nous, nous nous endormons dans ce ferraillement, que coupe, à certaines heures, la plainte lugubre de la sirène... Réveil. Le jus à peine avalé, les sentinelles nous emmènent dans le trou, par le plan incliné...

Il fait encore nuit, quelques lampes électriques percent le brouillard humide. Nous sommes très calmes et très décidés. Une cabane ondulée ; le contremaître vient pour nous répartir entre les ouvriers civils qui nous attendent. Le caporal chef de poste est là. Par l'interprète, nous lui faisons dire que nous refusons de travailler.

Alors il bondit, saisit le « Lebel » d'une des sentinelles et fait manoeuvrer la culasse à grand fracas, en hurlant :



Transport des prisonniers russes

« Vous allez voir ça, si vous ne travaillez pas ! Je sais, je sais, messieurs les Français. Nous avons les moyens de former les caractères. A droite ceux qui refusent ! »

D'un bloc, nous passons tous à droite. Les sentinelles ricanent, coups de crosse, cris du caporal, du contremaître, des civils. Nous remontons. Entre le trou et la fabrique, un terre-plein, le long du plan incliné. Brutalement, les sentinelles nous font aligner sur un rang, à cinq pas d'intervalle les uns des autres. Puis nous devons mettre par terre nos capotes, nos gants ou cache-nez et rester en petite veste, au garde-à-vous impeccable, les mains aux cuisses. Deux sentinelles veillent à ce que nous ne bougions pas. Et on nous laisse là, sous le vent glacial...

Devant nous, trois petites baraques démontables, en bois, entourées de fils de fer, où logent les prisonniers travaillant déjà à l'usine. Derrière nous, le plan incliné où montent et descendent sans cesse les wagonnets ; puis, dans les hangars de fer, des tréteaux roulants qui amènent sans arrêt les briquettes, les déversent et chargent automatiquement des wagons. L'énorme usine dresse ses hauts bâtiments de briques ; par les baies, on aperçoit des volants qui tournent, des bielles qui brisent. Il y a de grands halètements de machines, des ronflements de moteurs et, par-dessus tout, le crépitemment des briquettes qui rebondissent et cascadenent sur les tôles, en tombant dans les wagons, et le multiple ferraillement des chaînes qui remontent les wagonnets du trou.

Le vent tourbillonne et jette partout des nuages de cette poussière noirâtre qui couvre tout dans ce pays. Quelques camarades français sortent de leurs baraques tout noirs, eux aussi, et nous saluent de loin. Ils ont l'air de fantômes. Les lampes se sont éteintes, le jour blafard est venu. Nous sommes déjà tout engourdis, les mains bleues, le nez gelé.

Il est impossible de faire le moindre mouvement pour se réchauffer. Se porter d'une jambe sur l'autre attire immédiatement l'attention d'une des deux sentinelles, et c'est aussitôt la crosse dans les reins, les cris. L'immobilité doit être absolue.

Nous espérons bien les laisser cependant, nous fiendrons toute la journée, s'il le faut. Le caporal

est venu, goguenard. Il a une grosse tête rouge, et de gros yeux blancs qu'il ribouille. Un ventre énorme fait remonter sa tunique et se balance sur deux longues jambes maigres. Arrogant, il fait demander si nous voulons travailler. Non, il s'en va, l'air suffisant et calme. La sirène a hurlé. Les machines semblent s'apaiser. Un flot de Russes et de Français débouche du trou au galop, couverts eux aussi de cette suie rousse.

Les équipes de nuit se réveillent et se joignent à la colonne. On nous regarde tristement, et ils parlent à la soupe de midi. Trois quarts d'heure après, toujours courants, ils repassent : un geste de la main vers nous, et on les engouffre de nouveau dans la mine.

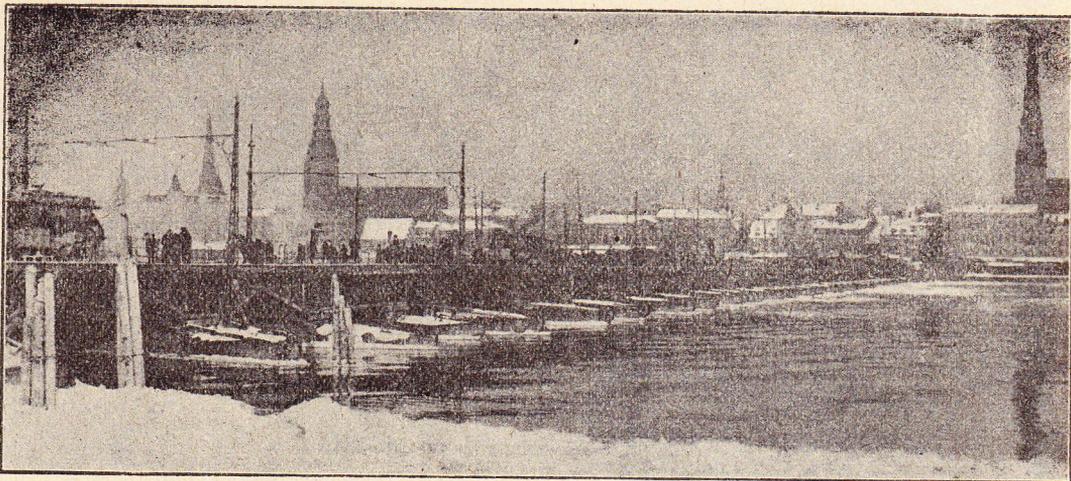
Nous avons la sensation d'être tout raides et l'on dirait parfois que le sol nous attire invinciblement. Il faut se tendre de toutes ses forces pour ne pas tomber, regarder très loin, oublier le bruit odieux des mécaniques qui a repris, monotone, pesant. Le vent nous mord les oreilles, nous ne grelottons plus, mais il nous semble être suspendus sur nos jambes molles et douloureuses, nos pieds gourds.

Nous ne savons pas trop comment ça va se terminer, mais nous espérons que, devant notre résistance, ils désireront se débarrasser de nous, nous renvoyer au camp, nous traduire en conseil de guerre. Nous souhaitons la prison, tout, plutôt que ce bague.

Vers quatre heures, la nuit tombe, les lampes trouent l'air sale et on les voit s'enfoncer là-bas, au fond, dans le brouillard d'où montent des grincements et des coups sourds. Nous ne pensons à rien, hallucinés par la volonté de tenir. Le froid est une douleur terrible. Il neige maintenant.

Le vent plus âpre nous colle rageusement les flocons sur la figure. Une grosse lampe nous éclaire en plein.

La neige rend plus féroces les deux sentinelles. De nouveau le caporal vient poser sa question. Toujours non. Les camarades remontent du fond, vivement, pour la soupe. L'équipe de nuit descend les remplacer sous la neige. La fabrique recommence à gémir et à peiner. Les briquettes dégringolent toujours. Des trois petites baraques maintenant éclairées, nuls bruits, nuls rires.



Vue sur Riga

Le fer règne ici implacablement, broyant toute sensation de vie humaine; il encercle les minables baraques, il est l'argument suprême dans les mains des sentinelles, la fabrique en compose sa plainte monotone. Vers huit heures, flanqué du caporal, arrive le directeur de la mine qui va inspecter le travail. Il s'arrête, ricanant :

« Pourquoi vous ne voulez pas travailler ? »

« Vous n'avez pas le droit... Nous sommes incapables d'un travail de force, tous malades, épuisés par les repréailles de Russie, par la faim... Depuis trois mois sans lettres, ni colis, ni mandats, sans pouvoir donner d'adresse à nos familles, puisque nous ne sommes pas affectés au camp de Merseburg. »

Un rire.

« Vous travaillerez demain. »

Il semble maintenant que nous passerions facilement la nuit ainsi. Nous sommes totalement engourdis. Sauf les mains, les pieds et les oreilles, nous n'avons plus la sensation de nos membres, mais de grandes douleurs aiguës nous zèbrent tout le corps. Dix heures du soir. Des sentinelles nous rassemblent, à coups de crosse, car nous sommes incapables de nous mouvoir tout de suite. Chaque geste est une souffrance. Impossible d'enfiler les manches de la capote gelée. Nous marchons comme des échassiers, en nous soutenant mutuellement. Transis et grelottants, nous ne pouvons parler.

Nous venons de passer là, immobiles, seize heures atroces. A la cantine, une bouillie de farine, puis on nous enferme dans une salle glacée, et cela nous fait bien espérer que demain on nous renverra. Nous tombons par terre, claquant de fièvre. Maintenant, nous souffrons tous, de partout, horriblement. Un sommeil de cauchemar... Nous sommes réveillés, et c'est encore le « Voulez-vous travailler » Alors? on ne nous renvoie pas : il faut remettre ça... nous voici au garde-à-vous... La neige n'a pas fondu, il fait plus froid. De la glace pend aux fontaines. Les premiers moments sont affreux : à chaque minute il semble qu'on va s'effondrer. D'heure en heure, on se sent fléchir ; les sentinelles sont plus vigilantes, et les crosses agiles pour nous redresser à la position rigide ; mais nous irons au moins jusqu'à midi. Nous voulons... Le vent s'élève de nouveau, cinglant. C'est impossible, un supplice intolérable. Un vertige nous envahit. Plusieurs d'entre nous oscillent, s'écroulent. Le caporal est revenu. Nous avons cédé...

Après tous les autres, on nous fait manger. Il nous semble tout à coup être devenus de plomb. Il nous faut nous élever de peine à mouvoir nos membres

douloureux. Nos pensées sont confuses, écrasées... Nous aussi nous avons dû subir et l'angoisse de vouloir échapper à notre sort nous étreint. Nous descendons « au fond ».

La mine proprement dite est creusée à ciel ouvert, à quarante ou cinquante mètres de profondeur. On en extrait du « lignite ». Tout autour, là-haut, les grands tas des déblais éloignent encore le ciel gris.

Le trou d'enfer est noir partout. Des machines étranges semblent travailler seules. Des dragueuses, du bout de leurs longs bras de fer, traînent leurs godets grinçants. Le long des parois, des extracteurs à vapeur, tout crachant et sifflant, par grands gestes saccadés enfoncent une benne dans le charbon, la remplissent, la basculent et la déversent dans des wagonnets.

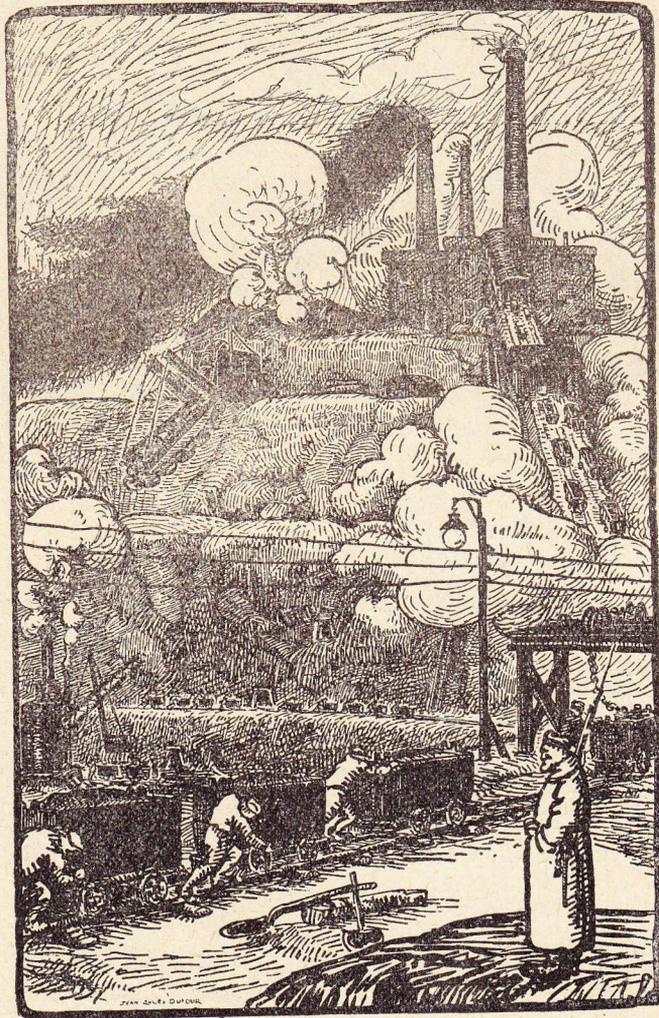
Des ombres s'agitent autour de ces monstres ? Des va-et-vient de wagonnets vides et pleins courent dans tous les sens et des chaînes automatiques sans fin les prennent et les entraînent sur le plan incliné, vers la fabrique. Des pompes d'épuisement ronflent. Les galeries d'exploration s'ouvrent en tous sens dans les parois sombres et laissent voir leurs boisages. Une odeur de soufre flotte. Des feux sont allumés de place en place près des machines. Il gèle et toucher du fer est une douleur.

Les mains y restent collées. Trois cents prisonniers travaillent à la fabrique et dans le trou, par équipes de cent cinquante de jour et de nuit, et quelque temps qu'il fasse, car les machines n'arrêtent jamais. Tous ont un travail à peu près défini.

Les uns aux machines ou dans la fabrique, les autres à la « tâche » ; ceux-ci ont un nombre déterminé de wagonnets à remplir à la pelle. Nous sommes venus compléter les trois cents, et, n'ayant aucune spécialité en ces genres de travaux, nous sommes les manœuvres, les hommes de peine du chantier. Tout le jour nous manions la pelle, mais sommes plus particulièrement employés aux gros travaux de force : transports de rails, de madriers.

Il arrive souvent, et alors ces journées sont terribles, qu'on nous fasse pousser les wagonnets, une fois pleins, jusqu'à la chaîne automatique. Sans arrêt, tout le jour, ahanant dans les montées, les épaules endolories, nous pousserons et par force, car, au moindre ralentissement, l'horrible chose redescend et derrière arrivent, arrivent sans cesse les autres.

Travail forcé, effrayant, qui vous broie les os et l'esprit. Malheur à qui se laisserait surprendre et happer dans cette sorte d'engrenage sans fin ! Il faut subir le mouvement perpétuel des machines,



La mine : Ahauant nous poussons les wagonnets.

sous peine d'accident. Par moments on se sent devenir enrégés, et, quand il gèle, les roues adhèrent tellement aux rails, semblent faire corps avec la terre !

A midi, au coup de sirène, on remonte vivement : menés à la cantine, on avale aussitôt la maigre soupe de choux ou de pommes de terre, et deux fois par semaine une petite tranche de viande ; puis à une heure, de nouveau on est au fond ; six heures à tirer.

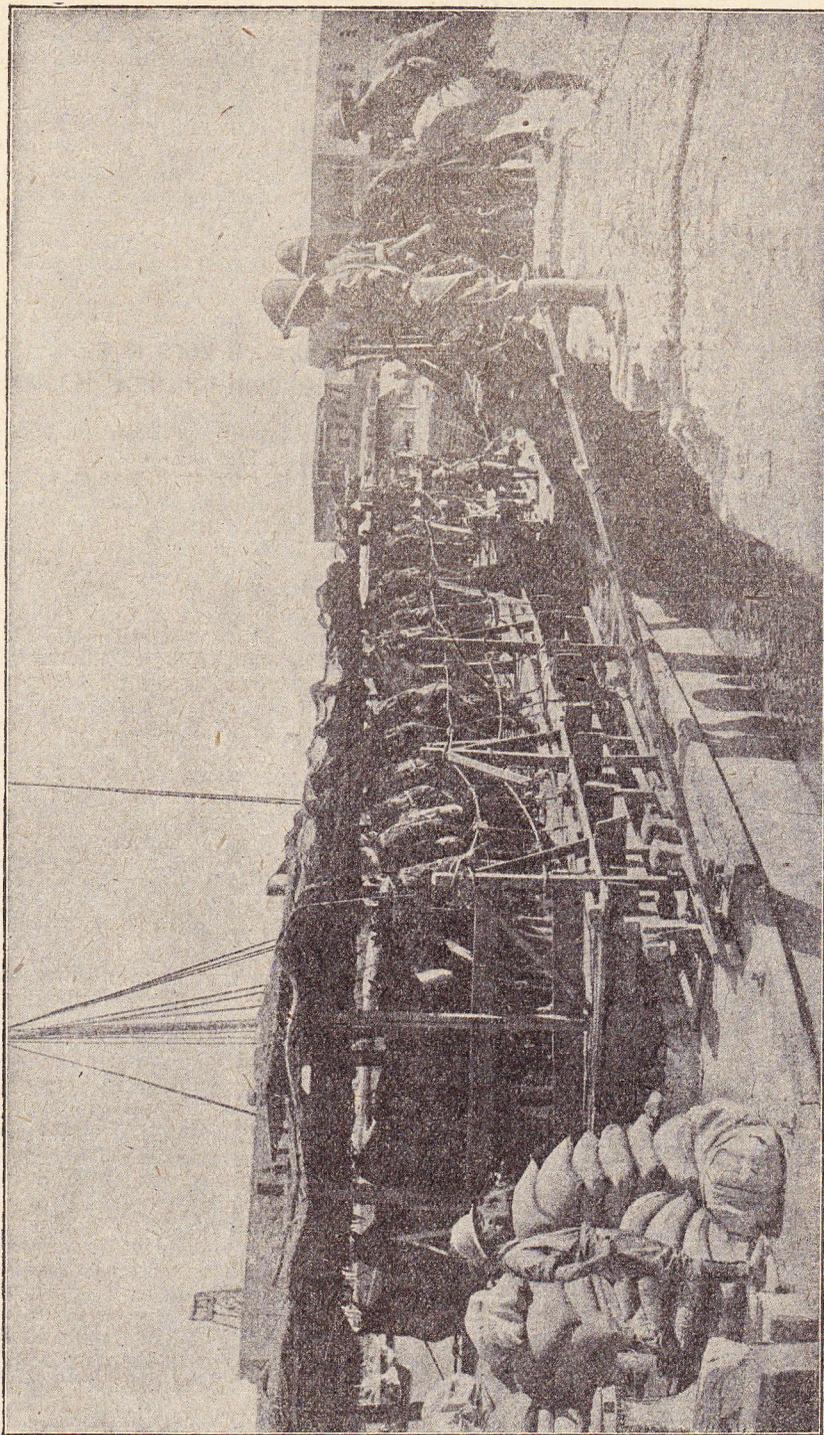
Quand l'ombre descend, on fâche de se faufiler, on se cache dans des galeries. Là-haut la fabrique trépide ; ici la ronde des wagonnets va son train ; la rumeur brutale du travail monte dans la buée rousse, traversée d'éclairs électriques et des grands rougeoiements des cendres qui se vident. Travail, ici, mot sans beauté et sans idéal pour nous ! Symbole de contraintes et de souffrances !... Les sentinelles organisent des chasses à l'homme pour nous débusquer ; chaque soir il y a des scènes et coups de crosse ; mais, tout, pour un instant de répit, lorsque, les os rompus, on n'en peut plus.

Les anciens nous racontent leur pauvre vie ; tous sont là depuis un an, dix-huit mois, deux ans. Ils ont tout fait pour tenter de se faire renvoyer. Et l'été, lorsqu'après un refus de travail, le garde-à-vous n'est plus un supplice suffisamment aggravé par le froid, on enferme le récalcitrant dans un des sous-sols de l'usine, on ouvre une conduite de vapeur et on l'étouffe petit à petit jusqu'à ce qu'il vienne au soupirail demander grâce et se soumettre.

Ici, nul tirage au flanc possible. Pas de maladies reconnues, à moins de fièvre excessive. Le médecin civil, du village voisin, à trois kilomètres, ne renvoie au camp que ceux qui sont à toute extrémité, afin de ne pas s'attirer de réprimandes, car il est aux gages du directeur. Il n'y a que deux chances de pouvoir se tirer de la géhenne : l'évasion et l'accident. Aucune évasion hors d'Allemagne n'a encore réussi, d'ici. Toujours, le prisonnier fut repris et ramené au camp avec vingt et un jours de prison, puis aussitôt réexpédié dans un autre kommando. A tout prix, nous sortirons d'ici ; nous nous sauverons de la mine ; nous n'avons aucune réserve de vivres, nous n'irons pas loin, nous risquerons les coups de fusil ; mais, revenus au camp, faire vingt et un jours prison, cela nous semble tellement préférable.

A moins qu'il ne nous arrive un accident, main broyée ou jambe cassée ? Il y a aussi les maquilages et accidents simulés. Il faut pouvoir tenir le rôle. Alors une grande plaie bien préparée et largement apparente, une comédie bien jouée, peut donner le change : c'est le renvoi à l'hôpital du camp. Le but est atteint. Quelques-uns d'entre nous ont des recettes et commencent à les appliquer. Mais nous songeons plutôt à la fuite. Nous repérons les endroits propices à l'escalade : nous nous renseignons sur les chemins à suivre. Il nous faut réfléchir, tant que nos volontés sont encore ardentes, contre l'atroce engrenage qui broie les révoltes et anéantit les forces.

Avec ce surmenage musculaire, nous souffrons



Transport de cneva x anglais le long d. l. T.igre e. l. Mesopotamie.

farouchement de la faim : trois tartines de pain et le soir une bouillie, c'est peu, bien que le repas de midi soit, à l'heure actuelle, le maximum accordé aux travailleurs d'usine. Nous sommes maintenant absolument noirs, et nos uniques vêtements tout déchirés et imprégnés de suie et de charbon...

On nous a transférés dans une des petites baraques de bois avec tous nos autres camarades : on nous juge suffisamment matés, et incapables, à présent, de provoquer aucune rébellion ; les baraques sont immondes : cent hommes y sont empilés, les uns sur les autres ; le long des parois de bois disjointes, deux rangées de bat-flancs à deux éta-

ges ; au milieu, tout juste l'espace d'une longue table et de deux bancs. Un poêle au centre, qui grille les pieds des habitants voisins. C'est tout. La poussière du charbon a filtré partout. Le soir on s'endort dans une buée étouffante qui dessèche les bronches. Il est interdit la nuit de sortir, et les latrines qui sont dans la baraque se répandent sous le plancher, suifant et empuantissant tout. Mais qu'importe ; aussitôt le soir, remontés et la soupe avalée, un seul désir : s'affaler et sombrer dans le sommeil, abasourdis par tous les bruits de la fabrique qui sont la hantise de nos journées et poursuivent de leur cauchemar nos nuits agitées.

Le dimanche matin, travail pour tout le monde jusqu'à midi. Entretien et réparation du fond de la mine. Alors, l'après-midi seulement, on peut se laver. Les camarades qui sont là depuis longtemps sont résignés ; ils ont maudit leur sort, le jour où ils sont arrivés ; ils ont résisté de toutes les façons et maintenant ils attendent, jusqu'au jour où, excédés, ils tenteront un coup désespéré.

Quelques-uns comptent sur la maladie ou l'accident qui les sauvera, ou les tuera ; d'autres n'ont plus la force de penser à rien. Mais le fond du caractère est si étonnamment vivace que la gaieté, le « bon sens » de la race savent encore, aux heures les plus critiques, soutenir les cœurs et relever d'un mot rigolo les courages.

Mais, à la longue, quelques-uns succombent à leur détresse. Il en est qui deviennent fous, et ne savent plus causer, murés dans un silence farouche. Un autre ne trouve de consolation que dans la contemplation de ses « souvenirs ». Sur ses maigres ressources le pauvre diable a acheté toute une série de pipes ; celle-ci pour le père ; celle-là pour l'oncle ; l'autre pour le cousin.

Et surtout il y a une paire de grands ciseaux nickelés qu'il déplie soigneusement de ses papiers de soie, pour sa femme. Tous les soirs, devant ces objets, il s'abîme dans des songeries sans fin...

Pour lui, tout cela représente l'avenir. Beaucoup lisent et relisent leurs lettres, regardent leurs photos de « la maison », cherchent à oublier, s'obstinent à espérer. Combien n'ont pas voulu s'évader pour ne pas abandonner ces reliques, symboles de tous leurs désirs, de toutes leurs amours !

Nous ne sommes pas encore pliés à cette vie, nous ne nous y laisserons pas plier. Les anciens sont sceptiques.

Voilà le troisième accident parmi nous. Un coup de wagonnet dans les reins, une jambe cassée, un doigt arraché. On prétend qu'ils ont le filon.

Depuis trois jours il neige. Tous est blanc, avec d'horribles tâches noires.

Nous faisons équipe maintenant avec des civils allemands. Ces gens sont d'anciens mineurs professionnels mobilisés à la mine. Nous charrions les wagons qu'ils remplissent comme des forcenés, pour toucher des primes supplémentaires. Mal nourris, ils sont d'une maigreur surprenante, et des hommes de quarante ans en paraissent cinquante et cinquante-cinq. On dirait, à les voir travailler, des squelettes infatigables, et ils nous mettent sur les boulets. Quelle vie ! Contre eux on se régimbe souvent, il y a des coups échangés ; mais les sentinelles arrivent aussitôt aux cris, et alors rien à faire.

Tout est prêt pour notre fuite. Chacun de nous a brûlé ce qu'il ne pourra emporter : lettres, photos. Choses chères qui nous avaient su vis partout et qui, depuis le début, jalonnaient notre triste vie de leurs d'espérance, de consolants souvenirs... Les jours de départ sont établis entre nous. La semaine vient de finir sans rien apporter de nouveau à notre situation. Nous attendrons encore jusqu'au 15 décembre, et puis en avant !... Il pleut et fait très froid, le vent gonfle dans le trou en cinglant sur nous l'eau glacée. Nous sommes gelés, les pieds dans la boue. Nous faisons équipe maintenant avec un mineur qui, bien que jeune, vient d'être mobilisé à la mine, comme seul survivant de six frères. Il arrive tout droit de Verdun, où il était encore avant-hier. Il nous raconte comment les Français ont repris Vaux et Douaumont, et il prétend que, d'après ce qu'il pouvait voir autour de lui, les Allemands perdent 1000 hommes par jour, là-bas. Il ne semble pas être un fervent de la guerre, il n'a plus foi en la victoire, il est surtout très content d'être revenu. Qui sera vainqueur ou vaincu ne semble pas le préoccuper. « Alles kaputt », « tous foutus ». Comme les vieux civils, il crie : « A bas les capitalistes, vive la social-démocratie ! ». « Le kronprinz est un cochon », « Camarades français ». Mais

comme les autres, si un contremaître apparaît, ce sont des hurlements et des plaintes contre nous, ces « maudits », qui ne voulons rien faire. Tous les mêmes... Geignants et souffrants sous le collier de force, serviles devant toute incarnation de l'« autorité », ils se laisseront passivement crever de misère, incapables de réagir contre un « ordre ».

Le caporal, tout confit de sourires rageurs, nous annonce que, « par ordre », nous rentrerons demain à Merseburg. Nous éclatons de joie. Enfin ! Mais il faut nous contenir, ... tous les camarades qui restent sont douloureux. Les sentinelles sont stupéfaites. Jamais dans une mine on n'avait vu une Kommandantur reprendre des travailleurs !... »

LA SITUATION

Tendances vers la paix. — Déclarations. — La continuation de la guerre.

Une fois de plus on tenta de parler de la paix. Dans l'Europe meurtrie naquit l'espoir que cette fois-ci la paix était bien possible. La presse s'occupait de l'affaire, donna toutes sortes de considérations optimistes, mais, il parut que personne ne voulut entendre parler officiellement de la paix.

Des bruits furent lancés qui furent démentis immédiatement après.

L'Allemagne lança des ballons d'essai.

Le « Times » écrivit « que l'attente générale, que l'échec de l'offensive allemande en vue d'obtenir une victoire écrasante en France et en Flandre, serait suivie par une offensive pour la paix dans les pays alliés, semblait être justifiée. Ces derniers temps, les agents allemands semblent être prêts à faire des aveux concernant le manque de vivres et les difficultés d'ordre général existant en Allemagne ».

L'Allemagne chercha un chemin par l'Amérique avec Heron comme intermédiaire...

On annonce à ce sujet :

« Le professeur Qujedde, de Munich, qui est un ami de Hertling, fit une visite, accompagné du pacifiste Jong van Beekendonck, à Heron et déclara qu'il venait au nom d'Hertling et du département des affaires étrangères d'Allemagne pour préparer la voie vers la paix. Il assure à Heron que le parti pacifiste du Reichstag se trouvait sur le point de devenir prépondérant en Allemagne et il espéra que Heron insisterait auprès de Wilson pour qu'il profite de cette occasion favorable.

Quidde déclara que l'Allemagne était prête à accorder l'autonomie à l'Alsace-Lorraine à condition qu'il ne soit pas question de ce pays à la conférence de la paix.

Si l'on s'engageait à ne pas toucher aux traités de Brest-Litovsk, l'Allemagne s'engageait à faire certaines concessions.

Troisièmement on ne pourrait pas livrer de guerre économique.

Quatrièmement : Les colonies allemandes devaient revenir à l'empire.

Quidde fit comprendre que la présente offensive sur le front ouest constituait la dernière tentative pour arriver à la paix.

Heron demanda avec indignation comment il était possible qu'on puisse lui demander de vouloir tromper d'une façon si peu digne le peuple américain. Il dit que la résolution de continuer la guerre en serait renforcée.

La semaine suivante Heron fut accablé par les propositions de Solf, un ami de Ballin, et d'un comte qui occupe une situation très en vue. Ils trouvèrent la porte de Heron fermée et ils essayèrent en vain de lui parler au téléphone.

Heron déclara qu'il pensait que les chefs allemands étaient persuadés que les Etats-Unis étaient plus intentionnés que jamais de faire la guerre jusqu'au bout.

Le « Daily Mail » dit à ce sujet :



Vue sur Kowno.

« Il y a trois semaines, le gouvernement allemand essaya de faire parvenir ses propositions au président Wilson par l'intermédiaire du professeur Heron, un Américain, habitant Genève, et dont l'ouvrage intitulé « La menace de paix », lui valurent l'estime et l'amitié de Wilson. »

Le « Daily Express » fit remarquer que si ces tentatives étaient l'œuvre de Kühlmann n'avait pas le pouvoir d'engager son pays à quoi que ce soit, que l'Allemagne était en ce moment totalement entre les mains des partis militaires.

Le journal ajoute : « Si les Allemands désespèrent complètement de vaincre à l'ouest, que l'empereur cherche lui-même à se rapprocher des alliés, qu'il abandonne catégoriquement ses plans de conquête et qu'il retire ses troupes derrière ses frontières.

Alors les alliés pourront causer. Mais les Allemands et Kühlmann peuvent être convaincus que toutes les intrigues seront boycottées et que nous nous battons jusqu'à ce qu'une paix équitable et non une paix boitable sera possible. »

Le journal dit encore que le premier agent allemand de l'offensive de paix était venu à Londres et qu'il avait soumis officiellement ses propositions à différentes autorités.

De source très autorisée, le « Daily Express », apprit que cet agent était un Hollandais ayant d'importantes relations financières et qu'il était venu en ami de Kühlmann. Cela veut dire, que les tentatives de rapprochement émanaient du parti civil et pas du parti militaire.

L'agent expliqua que l'entente, en refusant d'étudier les propositions de paix de l'année dernière, avait empêché le parti civil de vaincre les militaristes et que tout ce qu'on parviendrait à obtenir maintenant serait « une paix de compromis ».

Mais on lui fit comprendre que ce mot ne se trouvait pas dans le vocabulaire anglais, pas plus que bientôt le mot « matières premières » serait rayé du vocabulaire allemand. Il n'y eut pas le moindre doute que la présente offensive pour la paix ne fut, spécialement inspirée par Ballin et par les maîtres du commerce du monde maritime allemand

qui savent prévoir qu'une entente décidée pourrait facilement leur fermer tous les marchés, pendant de longues années.

D'autres agents neutres avaient résolu de faire des tentatives en vue d'obtenir des pourparlers.

Cecil déclara à la Chambre des Communes que l'Allemagne voulait effectivement entreprendre une offensive pour la paix.

L'Allemagne démentit immédiatement cette affirmation par l'audacieux communiqué suivant :

« L'affirmation de Cecil, que l'Allemagne commencera une offensive de paix, si elle ne parvient pas à vaincre les armées alliées, est le dernier moyen employé par les hommes d'Etat de l'Entente, pour essayer de ranimer le courage de leurs sujets, qui commencent à perdre la foi dans la justice de leur cause. Le peuple anglais peut juger ces manœuvres comme bon lui semble, mais en attendant, la parole est toujours aux armées. Il s'agit de briser la volonté des ennemis, de vouloir notre anéantissement et de maintenir notre inviolabilité. Nous avons déjà obtenu de grands succès et nous regardons l'avenir en face avec confiance. »

La « Germania » écrivit que ce n'était pas le moment de faire connaître ses buts de guerre.

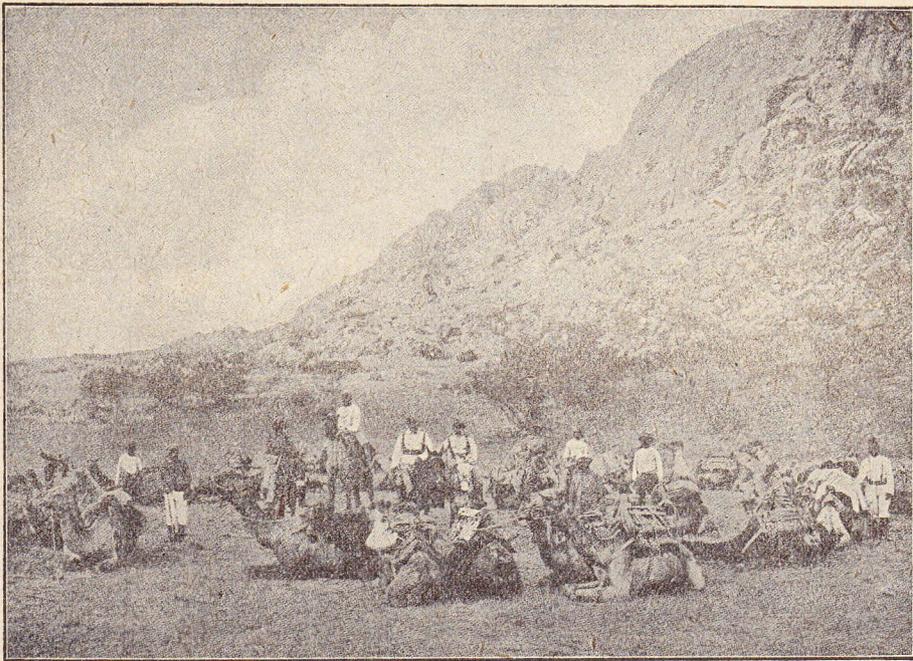
Le « Norddeutsche » essaya de remonter le moral du peuple en écrivant que les Alliés montraient des signes d'affaiblissement.

Et la colombe de la paix revint dans les signes précurseurs de la fin prochaine.

Au contraire, il y eut des déclarations toutes différentes. Quelques-unes nous montrent l'état des esprits.

« Dans un discours prononcé à Londres, Lord Curzon a déclaré qu'il doute que le pays ait bien parfaitement compris l'avantage énorme qu'a donné à l'Allemagne l'effondrement de la Russie. Les peuples allemands et autrichiens sont encouragés par la croyance à la fin prochaine de la guerre qui sera suivie d'une paix allemande. La Russie et la Roumanie savent ce que cela signifie.

» Pour plusieurs motifs il était absolument nécessaire pour l'ennemi d'arriver à une décision. Les sources de secours de ses adversaires et l'état d'es-



Transport militaire par chameaux.

prit de son peuple ne sont plus les mêmes à ceux d'aujourd'hui : il s'agissait avant tout de donner cet « oberlag » avant que les États-Unis fussent en état de lui faire sentir sa puissance. Dans quelques heures l'attaque peut reprendre.

» Il est possible que nos valeureuses troupes devront encore céder du terrain mais, en faisant abstraction des succès obtenus jusqu'ici, il existe certains facteurs encourageants. D'abord, que pour la première fois depuis la guerre les Alliés auront le brillant avantage d'avoir institué l'unité de commandement.

» Le deuxième facteur est l'activité croissante des Américains. Ceux-ci disposent d'une quantité illimitée d'hommes et le président est d'une opiniâtreté telle qu'il ne reculera devant aucun effort, et qui ne lui fera ni négliger ni refuser aucun moyen nécessaire à la continuation de la guerre, quel que soit le temps qu'elle puisse encore durer.

» Le troisième motif d'espoir est le moral inattaqué et le merveilleux déploiement d'énergie de notre propre peuple. Il comprend qu'il n'y a plus de milieu : ou la victoire, ou la défaite. »

Lloyd George revint du front et déclara :

« J'ai rendu visite aux généraux Foch, Haig, Pétain, Pershing, Byng, Rawlinson et à d'autres officiers généraux. Ils avaient tous pleine confiance. Je me suis aussi entretenu avec beaucoup d'officiers et de soldats, qui ont pris part aux combats des six semaines écoulées, et leur confiance fut aussi étonnante. Ils ne parvinrent pas à comprendre comment dans certains milieux à Londres on pouvait supposer qu'ils étaient découragés et que la seule question intéressante était de savoir qui était la cause de cet état d'esprit. A part les revers du premier jour — et ils les reconnaissent tous — ils me dirent qu'ils faisaient des progrès et qu'ils causaient de terribles pertes à l'ennemi. »

En Allemagne on conseilla le calme.

Lors de la discussion du budget du département des affaires économiques allemand, le secrétaire d'Etat Stein avoua :

« Dans l'intérêt de l'Etat il est indispensable que les petites industries qui ne sont pas nées des situations créées par la guerre, disparaissent. D'ailleurs l'Etat a pris des mesures lorsque se manifesta

le manque de matières premières à cause de l'importation insuffisante.

» Après la guerre, à la suite d'une importation plus considérable de matières premières, ces phénomènes désagréables disparaîtront automatiquement.

» Mais aussi longtemps que la pénurie des matières premières persiste, l'Etat doit dans l'intérêt général, étendre les restrictions imposées à la petite et à la moyenne industrie.

Pour ce qui regardait la guerre économique, le secrétaire d'Etat mit la nation en garde contre un optimisme outré. « Nous devons tenir compte de la possibilité et même de la probabilité du fait, dit-il. Quelles que puissent être la façon dont finira la guerre, et les résultats des négociations de paix, nous ne devons pas attendre que nos adversaires, — les peuples comme les individus — ne seront pas enclins à entrer en relation avec nous. Ne considérons pas nos adversaires comme des blagueurs. Je considère comme un indice défavorable le fait qu'ils nous menacent si souvent d'une guerre économique. C'est pourquoi nous devons nous préparer en vue de la période de transition afin de pouvoir la traverser. L'Etat doit donc tenir en mains les importations et les exportations. Si l'Etat peut les régler, nous pouvons espérer de pouvoir lutter longtemps et avec des chances de succès contre nos puissants adversaires qui nous ont déjà donné tant de fil à retordre sur les champs de bataille et qui sont peut-être encore plus puissants dans le domaine économique. »

Le 3 juillet le conseil de guerre suprême se réunit pour la septième fois à Versailles.

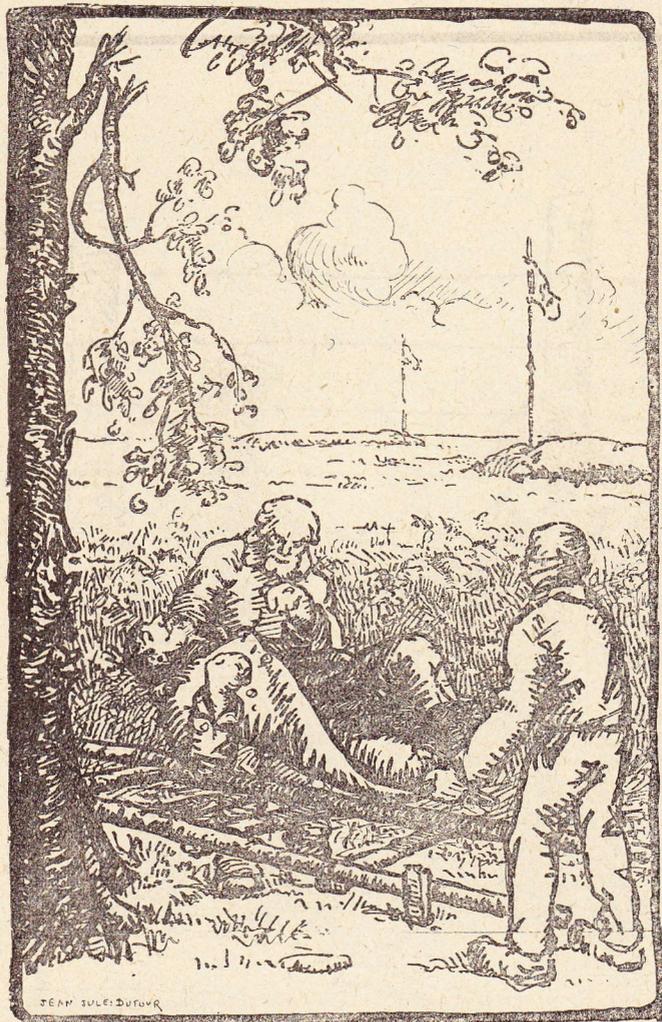
Les premiers ministres du Canada, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande y assistèrent. La conférence dura trois jours.

Foch était prêt et ferait suivre l'attaque d'une contre-attaque.

Les États-Unis accordèrent à la France un nouveau crédit de 500 millions de francs.

Le 4 juillet, Paris fêta la fête de l'indépendance américaine. Dans la capitale il y eut un défilé de troupes françaises et américaines.

Le même jour Wilson prononça un discours à Mount-Vernon, sur la tombe de Washington et défini les buts de la guerre :



Au camp de représailles,

1. Annéantissement de toutes les forces despotiques.

2. Liquidation des questions extérieures concernant la liberté des nations.

3. Observation de la loi universelle de respect du droit.

4. Institution d'une organisation s'occupant de la paix.

Lloyd George répéta cette déclaration lorsque, le lendemain, il visita le front américain, au sud de Reims.

Ces buts de guerre n'exigèrent pas la cession d'un pouce de territoire de l'empire allemand.

Si Guillaume II voulait accepter ces conditions, la paix pourrait être signée immédiatement, mais rien ne laissait prévoir qu'il y était porté.

Il se fit mi-juillet et tout à coup les combats reprirent avec violence.

La dernière offensive allemande.

La première moitié du mois de juillet ne s'était nullement passé dans le calme. Car bien au contraire, l'activité avait été bien grande sur le front, quoiqu'il n'y eut lieu que des attaques locales.

L'armée de Mangin s'était même emparé de la ligne des hauteurs à l'ouest de Soissons et de la forêt de Villers-Cotterets.

On sentit la nouvelle offensive s'approcher mais cette fois-ci elle ne surprendrait plus les alliés.

On était préparé à la résistance et 250.000 américains étaient prêts à prendre part au combat. Quoi-

que ce nombre n'était que peu important, il donna plus de facilités pour partager les réserves.

Le soir du 14 juillet, après minuit, ceux d'entre nous qui se promenaient sous le ciel radieux traversé d'étoiles filantes, le long des remparts de Provins à l'aspect fantomatique, entendirent gronder vers le nord-est le tonnerre de la contre-préparation française qui, une bonne heure avant le déclenchement de la préparation ennemie, s'abattait sur les tranchées adverses bondées de troupes d'assaut. Le dernier acte de la grande tragédie allemande de 1918 commençait. Bientôt un autre drame allait s'ouvrir, mais c'était Foch, cette fois, qui en avait conçu le scénario.

Ce fut, en effet, la dernière tentative des Allemands. Les événements devaient se succéder rapidement. Le commandement allemand fit de longs et soigneux préparatifs. Il comprit la vérité de ces mots : maintenant ou jamais plus.

En mars, l'attente avait été tendue. Après les premiers succès on pouvait encore parler avec ironie de la collaboration américaine et promettre la certitude de la victoire finale.

Depuis lors des mois s'étaient passés. On avait encore porté de rudes coups à l'adversaire, mais les résultats étaient de moins en moins tangibles.

Pendant ce temps la misère à l'intérieur du pays s'était accrue. En Allemagne aussi la lassitude de la guerre se manifeste. Les mères de famille erraient pendant de longues journées dans les campagnes pour tacher de se procurer quelques vivres et les passer en fraude, le soir ou pendant la nuit.

Dans les quartiers populeux des villes les enfants



Au camp de représailles.

couraient nu-pieds et en guenilles et cet accoutrement était en harmonie avec les visages émaciés et les corps amaigris.

Le peuple était insuffisamment nourri. Les maladies sévirent avec violence. Le nombre de tuberculeux s'accrut d'une façon inquiétante. Il se produisit un retour à l'état sauvage au point de vue morale.

Et puis, combien de deuils! Dans certaines familles on pleurait trois, quatre morts. Des pères étaient à la guerre avec leurs fils. Et la paix ne vint toujours pas. Aux armées même les mauvais signes de corruption ne restèrent pas cachés. Beaucoup de soldats passèrent à l'ennemi. D'autres préféraient aller en prison que de rester au front. La discipline de fer matait encore les troubles mais la situation devint inquiétante.

La fidélité des nations alliées, surtout de l'Autriche-Hongrie chancelait. On ne pouvait plus le cacher au monde.

On avait un besoin urgent d'un revirement, il fallait une bataille décisive. Si on pouvait prendre Paris?

C'est pourquoi on ne pouvait pas précipiter la préparation de l'offensive.

Maintenant ou plus jamais!

Pendant tout un mois on travailla fébrilement à préparer l'attaque. Les pionniers réfectionnèrent les routes, construisirent des ponts, et amenèrent des munitions.

On emploierait encore une fois les gaz les plus toxiques. Et tout se passa dans le plus grand secret.

Pendant le jour, les alliés ne remarquèrent rien. Pas un seul bruit dans le camp ennemi ne révéla l'activité fiévreuse.

Les Allemands prirent cependant des mesures draconiennes. Ils mirent tout en œuvre pour réussir dans leur entreprise.

On pouvait comparer le commandement militaire à un fauve qui se sent cerné et qui emploie tous les moyens pour échapper à l'étreinte.

Tous les hommes devaient se trouver sur le pont, comme on dit en termes navals.

Tous ceux qui étaient plus ou moins en état de porter les armes devaient aller au front. Les places devenues vacantes furent tout simplement occupées par des civils réquisitionnés.

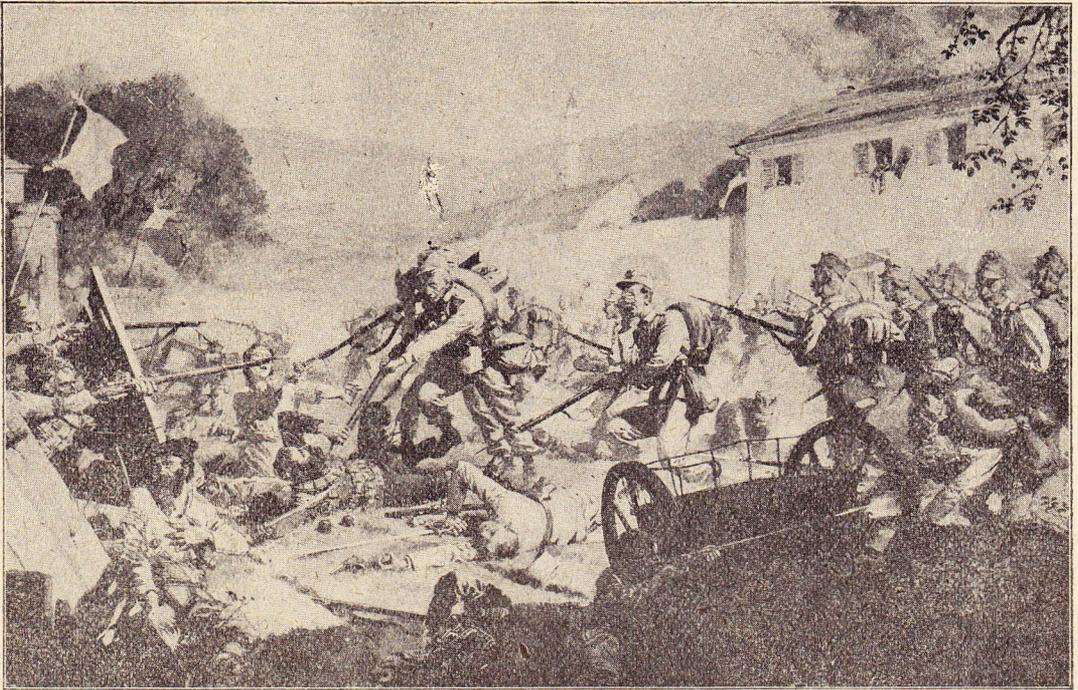
En ces premières journées de juillet on entendit de nouveau parler de déportations en masses dans notre pays occupé.

La nouvelle qui fut annoncée de la frontière néerlandaise au « Telegraaf » d'Amsterdam était émouvante : un vrai cri de détresse concernant l'esclavage pratiqué à Gand.

Nous la reproduisons ici dans son entier :

« Les déportations à Gand sont terribles et l'on peut dire sans la moindre exagération que des milliers de femmes et d'enfants sont de nouveau plongés dans la douleur et que des milliers d'hommes et de jeunes gens frémissent sous les traitements inhumains de la terreur allemande.

Il est cruel en effet de voir l'Allemagne, sans se soucier le moins du monde des protestations et



Combat en Serbie.

foulant aux pieds toutes ses promesses, se livrer à des excès terribles.

On gémit encore une fois sous la terreur allemande.

Le peuple est maltraité de plus en plus. Là où il doit prendre la place des soldats allemands et où on le chasse d'une façon ignoble même jusque dans la ligne de feu.

Depuis plusieurs jours déjà il arrive constamment des prisonniers à la gare Saint Pierre, à Gand. Ce sont des Français, des Anglais, des Italiens et des Portugais, capturés pendant les combats récents en France et autour d'Ypres.

Beaucoup d'entre eux ont été enfermés dans la citadelle de Lille, d'autres ont été contraints de travailler à Lille, Roubaix, Tourcoing, Haluin, Menin, Kemmel et ailleurs. Ils sont maintenant plusieurs milliers dans le chef-lieu de la Flandre-Orientale.

À l'arrivée d'un groupe eut lieu une manifestation de la part des civils. Soudain la place devant la gare retentit des cris de : « Vive les Alliés ! Vive l'Angleterre ! Vive la France ! », et au souvenir de la dernière bataille en Italie, aussi « Vive l'Italie ! ».

C'était la voix puissante de ce peuple opprimé qui était cependant si tenace.

Les soldats allemands se ruèrent naturellement sur le peuple et ils arrêtèrent plusieurs citoyens et citoyennes : ils en frappèrent des autres.

Pendant le trajet on apporta du pain aux pauvres affamés, quoiqu'on n'en avait guère de trop, et on leur donna de l'argent.

Ce fut une nouvelle réponse éloquente à la campagne allemande en Belgique contre les Alliés en générale et contre les Anglais en particulier.

Il y eut encore d'autres arrestations.

Les prisonniers furent conduits dans les couvents, dans celui des Augustins entre autres, et dans les écoles qui étaient converties en casernes et en prisons. Certains de ces édifices sont entourés d'une vraie barrière de fils de fer barbelés comme de véritables camps.

Bientôt le but pour lequel les Allemands avaient fait venir les prisonniers devint évident. Beaucoup de civils avaient déjà été mis au travail, dans beaucoup d'usines dans les gares et dans le port. Les

prisonniers devaient prendre leur place et on pouvait ainsi déporter les civils. Il en avait même déjà qui travaillaient dans ces usines où l'on réparait du matériel de guerre, aux docks, etc.

Les Allemands devaient déporter à Gand seul plus de vingt-mille hommes. Et cette nouvelle semble être exacte. Il y a deux jours où on en fait partir quinze cent jusque deux mille.

Les journées d'octobre 1916 semblent être revenus, alors qu'on avait introduit le système dégradant des déportations.

La police dut distribuer les ordres de réquisitions et les personnes indiquées sont forcées de partir vingt-quatre heures après : mais le butin des esclavagistes n'est pas encore suffisant; c'est pourquoi on prend des mesures encore plus impitoyables.

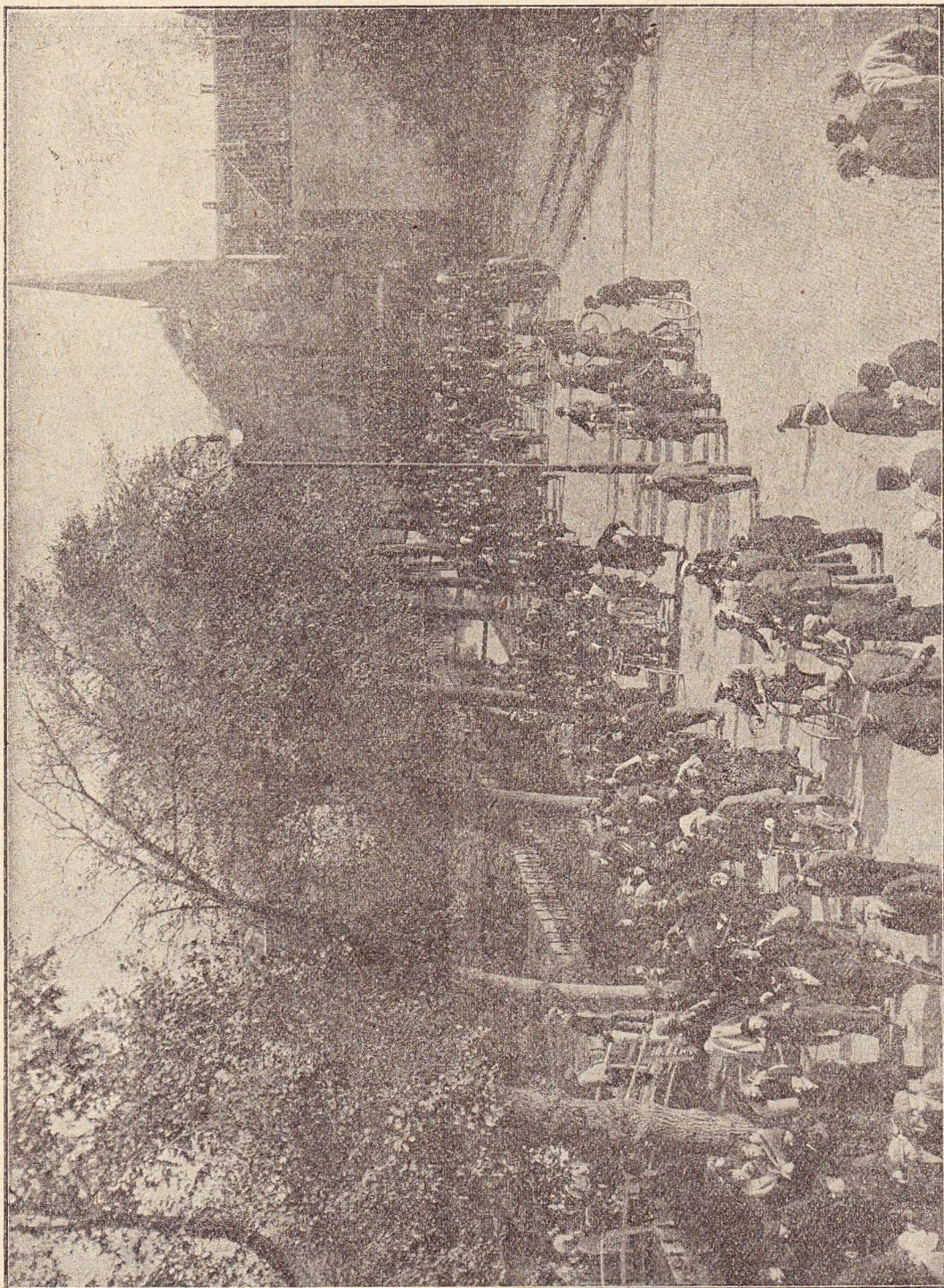
On arrêta les hommes et les jeunes gens à la rue et on les conduisit à un bâtiment de concentration sans leur laisser le temps de retourner encore une fois à la maison.

On a isolé avec un cordon de soldats des bâtiments publics tels les salles de cinéma, pour y conduire les prisonniers. La plupart des civils n'osèrent plus descendre à la rue et les mères retinrent à la maison leurs fils âgés de quatorze ans et plus.

Et la déportation faisait rage non seulement à Gand même, mais aussi dans les environs comme à Melle, Ledeborg, Wetteren, Overmeire et même beaucoup plus loin, à Termonde par exemple. Les Allemands voulaient aussi combler les vides qui devaient se produire. Ce sont les exténués, les malades qui reviendront dans un état lamentable.

Et où conduirait-on ces malheureux? Ceux qui sont restés ne pourraient nous le dire.

Quand à la frontière nous apercevons les attaques dans nombre exécutées par les aviateurs sur Bruges, sur Zeebruges, et sur la côte, comme ce fut encore le cas hier et aujourd'hui, nous savons que des dégâts importants ont été occasionnés aux ouvrages allemands. Nous savons aussi maintenant que ce ne sont pas les soldats allemands, mais bien les civils qui réparent ces dégâts. Ils remplacent aussi les vieux soldats, spécialistes en la matière et autres qui doivent aller combler les



Internés Belges à Loosduinen en Hollande.

vides au front et lorsqu'alors il y a des victimes civils, lors des bombardements, ce sont pour la plupart des travailleurs forcés que l'on a mis au travail sur le front d'Ypres et en France, et beaucoup de ces hommes sans défense seront encore envoyés en France pour y constituer des équipes de travailleurs en vue de l'offensive prochaine.

Dans les environs de Roulers les Allemands logent leurs déportés dans le voisinage immédiat de leurs plaines d'aviation.

Il y en a donc beaucoup qui sont partis, d'autres suivront encore et bientôt beaucoup d'hommes exténués pourront revenir. On nous a priés encore une fois de faire retentir le cri d'alarme de ces op-

primés. Nous ne savons pas si cela servira à quelque chose, mais nous le faisons avec pleine conviction, en profonde commisération et avec une ardente sympathie pour ce peuple si durement foulé aux pieds mais toujours si tenace et si fier malgré tout. Et nous répétons que les déportés et les femmes et les mères abandonnés jettent leurs regards vers les pays neutres, vers le Pape, vers tous ceux qui peuvent faire entendre leur voix pour flétrir cette répugnante violation du droit.»

Les Allemands ne reculeraient devant aucun moyen. Ils savaient qu'ils allaient tenter leur suprême effort.